

de semblable, d'approchant même en détarrant une carotte sauvage ? Vous vous tromperiez étrangement ? A la place l'une racine fusiforme, grosse comme le bras, vous verrez un faisceau de cordettes sèches, filandreuses, dont l'odeur seule vous rappellera la carotte.

Eh bien ! laissez mûrir la graine d'une de ces carottes sauvages, et recueillez-la pour la semer à l'époque convenable dans le meilleur carré de votre jardin ; ensuite éclaircissez vos jeunes plants, donnez-leur de fréquents binages, des arrosements pendant les sécheresses, et à la fin de la première année, en procédant à leur récolte, vous aurez de la peine à en croire vos yeux. Vous n'aurez pas encore, il est vrai, une racine unique, mais une espèce de grosse griffe charnue très capable d'être utilisée. Continuez votre œuvre de régénération, en choisissant tous les ans pour port-graines les plantes dont les racines seront les plus volumineuses. Ne laissez multiplier que celles-là, et, grâce à vos soins et à votre système d'épuration, la cinquième ou la sixième génération formera peut-être une nouvelle variété de carottes, supérieure aux plus belles espèces cultivées dans le pays.

Maintenant, supposez qu'après avoir obtenu ce curieux résultat vous voulussiez compléter votre expérience, et que pour cela vous abandonnassiez de nouveau vos carottes à elles-mêmes : la plupart de ces plantes, affinées par la culture, périront probablement, et celles qui résisteront à ce brusque changement de régime retourneront à l'état sauvage aussi vite que vous les en aviez tirées. Chaque année vous pourriez constater la dégénérescence, et vous verriez peu à peu la partie comestible de la plante s'amoindrir, se ramifier et disparaître.

Ce que je viens, mes jeunes amis, de vous dire de la carotte, je pourrais vous le dire de presque tous les arbres fruitiers, de presque tous les légumes ; leurs types primitifs existent dans les pays dont ils sont originaires et s'y perpétuent depuis la création ; c'est là que l'homme a dû les aller chercher pour les perfectionner, ou plutôt pour les forcer à satisfaire toutes les exigences de son palais, et cela presque toujours aux dépens de leur vigueur et de leur santé.

#### DONNÉES INTÉRESSANTES SUR LA CULTURE DES ARBRES FRUITIERS.

La culture des arbres fruitiers fut celle qui dans le principe offrit le plus de difficultés à l'homme. La lenteur avec laquelle parurent les belles espèces de poires, de pommes, d'abricots, de pêches, en est la preuve ; presque toutes les bonnes espèces de ces fruits sont des conquêtes modernes.

Sous Charlemagne, vers l'an 800, les châtaignes étaient un fruit aussi rare que précieux ; et en 906, l'évêque Venance, passant à Tours, envoya à sa mère, comme un présent magnifique, une corbeille de châtaignes et de prunes.

Charles V, en 1364, possédait à Paris un verger dont quelques pieds de cerisiers, de pommiers et de poiriers constituaient la principale richesse. Ces arbres faisaient partie du domaine de la couronne, et ils figurent dans tous les relevés des objets précieux possédés par ce monarque.

C'est sous François Ier que parurent en France les premières prunes dignes d'un gourmet ; elles furent dédiées à la femme de ce prince, à la reine Claude. La prune de Monsieur date de Louis XIV ; et la première pêche fondante et parfumée fut offerte à Louis XIII.

Mais n'anticipons point sur les faits. Je vous ai montré les premiers habitants de la terre réunissant autour de leurs cabanes les végétaux dont ils apprenaient progressivement à tirer parti ; ils durent évidemment commencer par ceux qui étaient naturellement comestibles et d'une culture facile. L'origine de la taille, qui retranche au profit de la fructification une partie des branches, en forçant la sève à se porter aux fruits, se perd dans la nuit des temps. Il en est de même de la greffe, qui perpétue et fixe invariablement les espèces précieuses obtenues ou trouvées. Les plus anciens agronomes dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous parlent de ces deux procédés.

L'utilité des labours ne put tarder non plus à être reconnue : un pieu d'abord, une bêche ensuite, plus tard une charrue informe et grossière attelée d'un âne ou d'un bœuf ; telle fut la progression.

#### MARCHE PROGRESSIVE DES AMÉLIORATIONS EN AGRICULTURE.

Ce serait sans doute une intéressante et curieuse étude que de suivre ainsi de siècle en siècle les tentatives plus ou moins heureuses des divers peuples de la terre pour étendre le domaine de leur culture ; de voir apparaître successivement de nouvelles richesses végétales dues, les unes à l'acclimatation de plantes exotiques, les autres à une appréciation plus intelligente des espèces indigènes ; mais le temps nous manquerait aujourd'hui pour parcourir ainsi pas à pas toute l'histoire de l'agriculture, bornons-nous donc aux faits les plus capitaux.

Malgré l'excessive fécondité des terres vierges qui s'offrirent aux cultivateurs des premiers âges du monde, ils durent s'apercevoir, au bout d'un certain nombre d'années, que le même champ se refusait à porter toute espèce de récoltes, et que la plante réussissant parfaitement dans telle partie

d'un canton languissait et ne donnait qu'un faible produit dans le canton voisin. Le premier agriculteur qui réfléchit et raisonna dut en conclure que toute terre ne possédait pas les mêmes propriétés, et qu'il avait à juger, par la couleur, par le poids, par la consistance d'un sol, à quel genre de culture ce sol était le plus propre.

Un second fait vint attirer l'attention des cultivateurs : c'est qu'un sol perdait insensiblement de sa fécondité primitive, se fatiguait de produire même les plantes qui lui convenaient le mieux.

A ces remarques s'en joignit bientôt une troisième : ils s'aperçurent qu'un champ ensemencé trois ou quatre années de suite en blé, par exemple, sans perdre sa fertilité absolue, en éprouvait une notable diminution par rapport à cette céréale, c'est-à-dire cessait de donner de belles récoltes en blé, tout en restant capable de produire d'autres récoltes.

Ainsi donc les plus anciens agriculteurs durent reconnaître la nécessité :

1o D'étudier les propriétés diverses du sol, pour savoir à quels végétaux utiles il était éminemment propre ;

2o De rendre aux terres épuisées leur fécondité, soit en les amendant et les fumant ;

3o De faire succéder dans un même champ des récoltes différentes.

Si profonde qu'on puisse supposer leur ignorance, si peu d'esprit d'observation et de bon sens qu'on veuille leur accorder, il me semble impossible de prétendre que leur attention n'ait pas été attirée par des faits tellement palpables et d'un intérêt aussi capital pour eux. Les premières tentatives pour classer les terres arables en diverses espèces, pour entretenir leur fertilité, remontent donc à la plus haute antiquité.

Jusqu'au milieu du siècle dernier, ces tentatives se bornèrent à des tâtonnements, parce que jusque alors l'agriculture n'était qu'un art sans principes fixes, parce que les agronomes, n'ayant d'autre flambeau que l'expérience, ne purent offrir au cultivateur qu'une nomenclature de recettes empiriques. Or avec des tâtonnements et des recettes il est, à la rigueur, possible de trouver et de répandre des procédés agricoles d'une certaine efficacité ; mais ces procédés n'auront aucun caractère scientifique ; ce ne seront que des applications isolées, fortuites, plus ou moins heureuses, des grandes lois naturelles ; la découverte de ces lois pourra seule empêcher le cultivateur de marcher au hasard dans le sentier d'une aveugle routine.

La gloire d'avoir fait passer l'agriculture du domaine de l'art dans celui de la science appartient à la chi